



Le

PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.

UNE FEMME HEUREUSE.

La parité de l'ame est le seul bien réel de la vie
(*Edouard*.) M^{me} LA DUCHESSE DE DURAS.

I

Monsieur de Noirville.

Ce monsieur occupait le premier étage d'une fort belle maison toute neuve dans la chaussée d'Antin, mais par suite de mon habitude, (manie que j'ai déjà racontée ailleurs) de préjuger beaucoup du caractère de l'homme d'après celui de son appartement, je dirai quelques mots de ce logis.

C'était une suite de pièces meublées avec un luxe écrasant, c'était une profusion de soieries, de dorures et

de glaces, des bronzes d'un modèle fort cher, mais fort commun, des gravures magnifiquement encadrées que tout le monde peut avoir; mais pas un tableau, mais rien d'intime; mais rien qui put révéler un gout de prédilection; mais pas un portrait, pas un de ces meubles anciens auxquels se rattachent tant de souvenirs d'enfance ou de famille; en un mot tout dans cette maison était riche, neuf, opulent, et pourtant cette maison paraissait vide, triste, et déserte.

Dans l'antichambre il y avait des laquais splendidement habillés, mais de livrées de mauvais gout; dans l'écurie il y avait de beaux chevaux, sous les remises de belles voitures, mais tout cela manquait de cet ensemble, de cette tenue, de ce je ne sais pas quoi, de ce rien qui est tout, car sans lui tant de belles choses sont souvent très-près d'être extrêmement ridicules.

Ce jour là; sur le midi, M^r de Noirville, enveloppé d'une admirable robe de chambre, bailla, rumina, se détira, et se mit à une des fenêtres de son salon qui s'ouvrait sur la rue la plus affreusement bruyante de cet étourdissant quartier. Or M^r de Noirville ne se logeait jamais que sur la rue, car c'était un grand plaisir pour lui que de regarder passer les passants.

Après deux heures d'un aussi intéressant exercice, il demanda ses chevaux et alla se promener au bois. Maintenant disons quelque chose de M^r de Noirville.

M^r de Noirville était un assez bel homme, mais trop obèse, haut en couleurs, et atteignant à peine sa trentième année.

Avant de s'appeler de Noirville, il se nommait Corniquet; mais ses amis trouvant que ce nom n'avait pas le sens commun et les humiliait au possible quand ils le prononçaient en public, M^r Corniquet l'avait changé pour celui d'une de ses terres, Noirville, qu'il choisit parmi cinq ou six propriétés magnifiques que lui avait légués son père, feu M. Grégoire Corniquet, d'abord chaudro-

nier, puis démolisseur, puis usurier, puis enfin riche à millions,

Malgré son immense fortune M. Corniquet avait été loin de donner une brillante éducation à son fils, il l'avait envoyé interne dans un collège de Paris, avec un trousseau complet, un couvert d'argent et dix sous par semaine; puis tranquille sur l'avenir intellectuel de ce fils chéri, il avait continué de prêter son argent à trente pour cent d'intérêt. De sorte que ce fils chéri déjà d'une nature assez bornée, devint ce qui s'appelle un *cancre* en langage d'écolier; sale, déguenillé, bête, et lourd, bafoué par ses camarades, il traîna sa paresse et sa bonasserie sur les bancs de toutes les classes jusqu'à l'âge de dix huit ans. Alors M. Corniquet père mourut et M. Corniquet fils se trouva riche de mille écus de rentes.

Le tuteur du jeune héritier était un ami de son père, un homme qui, s'étant aussi enrichi dans les affaires, voyait une compagnie, sinon fort bonne, au moins fort nombreuse.

Ce tuteur prit chez lui son pupille, le nettoya, le siffla, edégrossit un peu, et le lâcha au milieu de sa société, qui l'accueillit comme elle accueillait tout être ayant une valeur intrinsèque de cinquante mille écus de rente.

Au bout d'un an, M. Corniquet se trouvant émancipé et maître de sa fortune, se lia avec des jeunes gens à peu près aussi riches et aussi bêtes que lui : ce fut alors qu'il changea de nom.

Comme ses amis, il dépensa quelques louis en plaisirs assez grossiers; puis, par un instinct conservateur que lui avait légué son père, se voyant en avance d'une année de revenu, il s'arrêta tout à coup, calcula fort sagement ses recettes et ses dépenses; et, chose fort rare pour un homme de vingt-cinq ans, il prit le parti d'économiser un tiers de son revenu, et de vivre fort grandement d'ailleurs avec le reste.

En effet, il eut des chevaux, une maîtresse au théâtre,

une maison à lui , un cuisinier et un équipage de chasse , qui lui valut le titre de louvetier de son département.

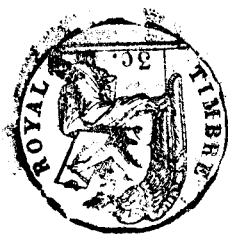
Malgré cet instinct d'ordre qui le dirigeait dans l'administration de sa fortune , M. de Noirville était un sot accompli , sans l'ombre d'esprit naturel , n'ayant rien su , rien appris , rien fait , rien pensé , n'étant pas même doué de cette oisive curiosité qui fait chercher quelque distraction dans les arts ; il vivait comme l'huître sur son banc , sans passions , sans chagrins , sans idées ; ne possédant pas la moindre délicatesse de choix ni de goût , il prenait l'opulence pour l'élégance et la richesse pour le plaisir ; car il ne connaissait de bonheurs que ceux qu'on paye avec l'or ; fort indifférent pour le souvenir de son père qui l'avait enrichi , il lui en savait à peu près autant de gré qu'on en a pour un banquier qui vous fait faire une bonne affaire.

Après cela , quoique d'une espèce commune , M. de Noirville n'avait pas de façons par trop mauvaises ; son tailleur l'habillait passablement ; ses amis disaient qu'il était *très-bon enfant* ; sa position de fortune lui donnait assez d'influence dans le monde qu'il voyait. Enfin , il se trouvait fort heureux , et il atteignit sa trentième année en s'amusant de tout ce qui pouvait amuser un homme d'une stupidité désespérante.

Pourtant ce bonheur eut un terme , et quoique nous ayons vu M. de Noirville vêtu de sa belle robe de chambre et regarder les passans avec un plaisir si profondément senti , une amère et pénible mélancolie était sur le p oin de l'accabler.

En effet les événemens les plus cruels semblèrent s'être réunis pour le désoler. Dix de ses meilleurs chiens venaient d'être décousus dans une chasse , une fille d'opéra qu'il dayait fort cher avait pris la fuite avec son coiffeur , et il s'était aperçu que son maître d'hôtel le volait.

En se promenant au bois , M. de Noirville réfléchit mûrement sur la fatalité qui le poursuivait et il trouva que le



seul moyen de remédier désormais à de pareilles mésaventures était de se marier. Une fois marié, se dit-il, je n'aurai plus besoin de maîtresse (car M. de Noirville avait des principes fort arrêtés), ma femme s'occupera de ma maison et mon maître d'hôtel ne me volera plus ; et puis d'ailleurs il est probable que je me suis assez amusé, car, depuis deux mois, je m'ennuie à crever. Or j'aime mieux m'ennuyer avec ma femme que tout seul. C'est dit ; demain j'irai trouver mon notaire, car, pardieu, il faut que je me marie le plutôt possible.

Et le lendemain son notaire lui disait : puisque vous êtes assez galant pour ne pas tenir à la fortune mon cher monsieur, j'ai votre affaire ; une demoiselle d'Elmont d'une très grande famille, jolie et élevée dans la perfection. Ce soir même j'en parlerai à son oncle qui sera aux anges, car pour elle c'est un quinquante à la loterie qu'une telle union.

Et selon l'usage par ce qu'un imbécile avait été trompé par une danseuse, volé par un laquais, et s'ennuyait de sa propre sottise, voilà que l'avenir d'une pauvre jeune personne *qui n'en peut mais* ; se trouve dès ce moment à peu près enchaînée au sort de cet homme auquel elle n'a jamais pensé.

(La suite au numéro prochain.)

ÉPITRE DE LAMARTINE.

Voici une épître qui prouve la brillante faculté qui distingue M. Alphonse de Lamartine, la faculté de penser en vers. Il y a quelques jours, M. de M... rendait à M. de Lamartine une visite du matin ; le poète était au bain ; sur les huit heures, le facteur apporte le volumineux courrier de tous les jours. À travers cette masse de lettres et de journaux, M. de Lamartine reconnaît sur une suscription l'écriture d'un ami, celle de M. Ronot, de Mâcon ; il demande à M de M... la permission de déchiffrer et de lire. C'était une épître en vers dont chaque

strophe se terminait par ces mots : — *Point ne vieillis.*

Sans sortir du bain, le poète répond à course de plume, et charge le visiteur de remettre cette réponse à son adresse.

A Monsieur Ronot.

« J'ai reconnu le nom aux vers et le cœur à l'amitié.
« Je vous envoie vite la réponse impromptu que je viens
« de vous écrire au bain. Faites-la moi copier car je n'en
« ai pas de brouillon. Mille amitiés. »

RÉPONSE A UN VIEIL AMI.

Non, le temps en vain accumule
Tant de jours flétris sous mes pas,
Mon cœur où tant de feu circule
Se dépouille et ne vieillit pas.
En vain dans mon fil qu'il déroule
Le sort mêle joie et malheurs ;
En vain mon eau pure s'écoule
Avec l'amertume des pleurs ;
En vain le gazon que je foule,
La feuille qui sous mon pied roule,
Me renouvelant mes douleurs,
Me disent d'oublier la foule
Pour chercher ce que j'aime ailleurs!...
Quand je revois ce doux rivage
Où pour mon âme tout est voix,
Où chaque murmure des bois,
Où chaque flot, chaque nuage,
Sont un regret, sont une image,
Sont un entretien d'autrefois,
L'amitié, ce soleil de l'âme,
Me ranimant de sa chaleur,
Fond ma neige à sa tiède flamme
Et me rend le printemps du cœur!
Oui, tu dis vrai ; ce cœur écoute
Le triste charme de tes vers.
Tant qu'il restera sur ma route
Quelques-uns de ces êtres chers,

Comme ces arbres dont la voûte
 Verdit la neige des hivers,
 Aux vieux amis qui m'ont vu naître
 Mon cœur ne saurait se fermer :
 Toujours vieux pour les reconnaître,
 Toujours jeune pour les aimer.

LAMARTINE.

GYMNASÉ LYONNAIS.

VERNET.

Que se passe-t-il aux Terreaux, Quel vent de malheur a donc soufflé sur notre scène lyrique, naguère si brillante et si animée, aujourd'hui triste et solitaire? Qui nous dira comment une guerre de chiffres, une guerre de sous et deniers s'est engagée tout-à-coup entre gens marchant sous la même bannière, entre d'insoucieux artistes, faisant si bon marché d'ordinaire des questions d'intérêt et d'argent? Merci de nous! Barème a déserté les coulisses de la Bourse pour celles du Théâtre; l'addition a fait son émeute et qui sait où s'arrêtera le mal? Qui sait si notre Gymnase ne se sentira pas, lui aussi, saisi quelque jour de cet esprit de vertige dont nous déplorons les tristes effets, en présence des évènements du jour? Espérons toutefois que l'administration municipale interviendra dans la querelle et qu'en donnant satisfaction aux intérêts et aux amours-propres, elle saura désormais mettre les plaisirs du public et l'avenir des artistes à l'abri d'une si scandaleuse atteinte. Ainsi soit-il!

M^{me} GIBOU, ÉTIENNE ET ROBERT, TONY et LE BOA égayent en ce moment le public du Gymnase, augmenté de la foule qui va, chaque soir, frapper vainement aux portes du Grand-Théâtre. Vernet s'efforce ainsi de faire oublier le brusque départ de Lepeintre en nous rendant tout ce que nous avons applaudi de précieuses qualités dans l'artiste du Palais-Royal. Comme Lepeintre, Vernet est délicieux de naturel et de gaieté; tour-à-tour, malin et bonhomme, spirituel ou niais, il se plaît aux contrastes et réunit, sans efforts, les natures les plus opposées. Voyez-le dans Tony, ce type de l'idiot auquel il reste tout juste assez d'instinct pour devenir millionnaire; voyez-le ensuite sous le costume de M^{me} Gibou, cette vieille à la langue si acérée qu'elle met à jour les plus solides réputations du pays. Regardez bien Tony: il a vingt ans au plus, ce

garçon-là, avec ses joues rondes et fraîches sur lesquelles la bêtise et la santé s'épanouissent à l'envi. Eh bien ! est-il, je vous le demande, le moindre trait de ressemblance entre ce Tony que vous voyez et cette M^{me} Gibou qui va paraître avec sa longue et maigre figure, champ sillonné de rides profondes où le nez et le menton se livrent incessamment bataille, depuis qu'elle a dépassé la soixantaine ? Étrange métamorphose ! en vérité, qui tient du prodige et justifierait, à elle seule, l'empressement du public aux représentations de Vernet, si le *mime* n'était en même temps un excellent *comédien*. Puisse Vernet séjourner long-temps parmi nous ! à ce prix seulement, le public du Gymnase se consolera de disparition de Lepeintre.

Mardi dernier, au moment où M^{lle} H. Baudoin faisait son entrée sur la scène dans *TONY LE PÊCHEUR*, elle a été accueillie par une bordée de sifflets dont, en vérité, nous ignorons l'à-propos. De nombreux applaudissemens ont protesté contre l'inopportunité de cette démonstration hostile et, à sa rentrée dans la coulisse, l'actrice, si elle n'est pas applaudie, a pu se dire qu'elle n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

La paix est signée entre M. Lecomte et ses pensionnaires. Le Grand Théâtre a rouvert ses portes. Mesdames Corrège, Ray et Morin et MM. Sallerin, Morin et Ray ont résilié leur engagement. Les autres artistes sont entrés en arrangement avec la direction. Les mauvais jours d'avril, et les beaux jours d'été que nous avons eus ont exercé une fâcheuse influence sur les recettes de nos théâtres. L'administration avait eu, outre cela, de grands frais à faire pour la construction du Gymnase et du Cirque Olympique. Les créanciers principaux ont accordé du temps. Un emprunt de 30,000 fr. est ouvert pour soutenir la direction, et les artistes ont repris confiance. Nous sommes heureux que l'orage qui a grondé n'ait amené aucune catastrophe. Les artistes en ruinant le directeur se ruinaient eux-mêmes. L'avenir réparera les tristes conséquences du passé.

On lit dans le *Courrier de Lyon* : « Hier sur les six heures du matin, des bateliers ont découvert sur la rive gauche du Rhône, au dessous du pont Lafayette, le cadavre d'un homme noyé. On ignore à qui il appartient. »